

Critique Sociale



Rosa
Luxemburg

Rosa Luxemburg, 1871-1919¹

Ce 15 janvier, il y aura 90 ans que Rosa Luxemburg a été assassinée à Berlin, en même temps que Karl Liebknecht. Nous publions à cette occasion trois articles de Rosa Luxemburg inédits ou rares en français : *Une Question de tactique...* (1902), *Quelles sont les origines du 1^{er} mai ?* (1894), et *Un Devoir d'honneur* (1918). C'est également l'occasion de revenir sur les idées de celle qui fut, en réalité, assassinée plusieurs fois.

En 1919 en Allemagne, le nouvel ordre établi a, pour empêcher la révolution, fait tuer des milliers de révolutionnaires, dont Rosa Luxemburg. Il ne suffisait plus de la calomnier : il devint nécessaire de l'assassiner, puis de se débarrasser de son cadavre en le jetant dans un canal de Berlin. Mais même après ce crime, elle restait politiquement gênante et on continua de mentir sur son compte, en Allemagne et ailleurs. On atteignit le paroxysme de cette politique avec le régime nazi, qui fit interdire et brûler ses textes.

Sa pensée révolutionnaire libre et indépendante a également été dissimulée, escamotée et attaquée par des générations de pseudo-communistes. Dès 1925, le *Bulletin Communiste* de Boris Souvarine dénonçait le fait que « *Rosa Luxemburg n'étant plus de ce monde pour recevoir leurs outrages, c'est à sa mémoire que s'en prirent les léninistes de 1924* »². En effet, les idées véritablement marxistes et révolutionnaires de Rosa Luxemburg, dans leur ensemble et dans leur cohérence, gênaient les léninistes. Ses multiples critiques contre Lénine, sur de nombreux sujets et tout au long des années, la rendait encombrante pour les sectateurs de l'URSS. Comme l'a rappelé son amie Mathilde Jacob, jusqu'à la fin « *Rosa Luxemburg n'avait pas abandonné ses critiques sur les tactiques des bolcheviks* »³. Il fallait donc tenter de la discréditer, afin de se débarrasser d'une

¹ Publié dans *Critique Sociale* n° 4 (spécial Rosa Luxemburg), janvier 2009.

² « Le Mouvement ouvrier international - Allemagne », *Bulletin communiste* n° 7, 4 décembre 1925. Se définissant comme « Organe du communisme international », la parution de ce bulletin communiste anti-stalinien faisait suite à l'exclusion de Boris Souvarine de l'Internationale communiste (voir « Les Vies de Boris Souvarine », *Critique Sociale* n° 2, novembre 2008). Nous respectons l'orthographe employée à l'époque : « Luxembourg » - bien que cette francisation avec l'ajout du « o » soit depuis tombée en désuétude.

³ Mathilde Jacob, *Rosa Luxemburg : an intimate portrait*, Heretic books, 2000, p. 91. Sur quelques unes des critiques de Lénine par Rosa Luxemburg, cf *La Révolution russe* (septembre 1918), et le recueil *Marxisme contre dictature* (éditions Spartacus, 1974) : atheles.org/spartacus/marxismecontredictature/
Voir aussi « Le léninisme et la révolution russe », *Critique Sociale* n° 1, octobre 2008.

militante et théoricienne « en trop », dont l'existence et la pensée étaient en contradiction avec les mythes léninistes.

Les staliniens allèrent encore plus loin, et aggravèrent les mensonges léninistes tout en inventant de nouvelles diffamations contre Rosa Luxemburg. Force est de constater que les staliniens ne se trompaient pas sur un point : effectivement, Rosa Luxemburg n'avait politiquement strictement rien à voir avec eux.

La chute du capitalisme d'Etat russe a permis l'arrêt de cette machine de désinformation systématique, mais malheureusement nombre des clichés et mensonges inventés à l'époque contre Rosa Luxemburg sont encore répétés de nos jours.

Conséquence de cette lutte « anti-Luxemburg », ses textes ont trop rarement été édités, et aujourd'hui encore une édition rigoureuse et complète de ses textes n'a toujours pas été réalisée. En traduction française, les textes concernant la Pologne font particulièrement défaut, plusieurs textes sont épuisés, et nombre des traductions existantes seraient à refaire⁴.

On s'est parfois posé cette question : si Rosa Luxemburg avait échappé à cet assassinat le 15 janvier 1919, que serait-elle devenue ? On peut l'envisager en examinant le sort de ses proches : Leo Jogiches fut assassiné à Berlin dans des conditions similaires moins de deux mois plus tard ; Mathilde Jacob et Luise Kautsky sont mortes dans les camps nazis ; Hugo Eberlein fut tué par le régime stalinien, de même que de très nombreux communistes polonais (qui furent en particulier assassinés en URSS en 1937).

Au fond il n'y avait, malheureusement, probablement pas d'autre issue pour Rosa Luxemburg, étant donné d'une part son indéfectible fidélité à l'objectif de l'auto-émancipation des travailleurs, et d'autre part ce qu'était son époque.

Les qualificatifs utilisés pour définir Rosa Luxemburg ne manquent pas : marxiste, spartakiste, socialiste, sociale-démocrate, communiste, voire luxemburgiste ! Plusieurs de ces termes, si ce n'est tous, étaient pour elle synonymes : ainsi, elle écrivait que « *socialisme et marxisme, lutte d'émancipation prolétarienne et social-démocratie sont identiques.* »⁵ Le mot « socialiste » lui suffisait amplement, mais comme nombreux étaient ceux qui s'intitulaient « socialistes » tout en ayant renoncé à l'objectif socialiste, le mot est rapidement devenu trop imprécis.

Elle était marxiste, de toute évidence, si l'on entend par là non les tenants d'un dogme figé opposé aux idées de Karl Marx, mais au contraire ceux qui s'inscrivent dans la continuité de la méthode et des objectifs fondamentaux de celui-ci.

⁴ Une liste des textes de Rosa Luxemburg publiés en français : democom.neuf.fr/rosaluxemburg.htm

⁵ Rosa Luxemburg, *Réforme sociale ou révolution ?*, Spartacus, 1997, p. 98.

Luxemburg a ainsi écrit que « *Le marxisme est une vision révolutionnaire du monde qui doit appeler à lutter sans cesse pour acquérir des connaissances nouvelles, qui n'abhorre rien tant que les formes figées et définitives* »⁶.

Rosa Luxemburg était sociale-démocrate au sens de l'époque : elle militait pour le socialisme et la démocratie, au moyen de la lutte de classe et de l'action révolutionnaire. Elle pouvait ainsi écrire en 1898 que « *la social-démocratie a toujours combattu la politique douanière et le militarisme* »⁷. Cette social-démocratie a manifestement cessé d'exister après le vote des crédits de guerre en 1914, et le terme de « social-démocratie » a radicalement changé de sens. Rosa Luxemburg, elle, n'a pas renié ses principes : elle est restée une socialiste démocratique et révolutionnaire.

Le mot « spartakiste » désignait les membres de la Ligue Spartakus (*Spartakusbund*), qui regroupait en Allemagne pendant la première guerre mondiale les socialistes qui ne renonçaient pas à la solidarité mondiale des travailleurs, ni à l'objectif d'une abolition de l'exploitation menée par les exploités eux-mêmes. Rosa Luxemburg était la principale théoricienne de cette organisation que la censure réduisait à la clandestinité. De la même façon elle était communiste, au sens authentique du mot. Elle fut co-fondatrice du Parti communiste d'Allemagne en décembre 1918, lequel changea malheureusement bien vite d'orientation, jusqu'à renier en fait l'héritage du *Spartakusbund*. Communisme est en réalité un synonyme de socialisme au sens réel du terme - qui est bien celui qu'elle employait.

Contrairement à ce qu'on lit parfois, le terme « luxemburgisme » n'a pas été créé après sa mort, mais aux alentours des années 1900⁸. Le terme désignait le courant anti-nationaliste au sein des socialismes en Pologne, puisqu'elle était la principale théoricienne de ce courant. Mais de même que Marx ne voulait pas du terme « marxisme », il est évident qu'elle ne voulait pas de ce terme, qui était pour elle inutile : elle avait la conviction de défendre le socialisme authentique, et elle ne vit pas les outrages que le XX^e siècle fit aux mots qui représentaient son idéal, l'idéal de libération des êtres humains par l'abolition du capitalisme et des hiérarchies.

Rosa Luxemburg a été toute sa vie une journaliste. Elle a écrit des centaines d'articles dans de nombreux journaux et en plusieurs langues, et a elle-même dirigé les journaux *Sprawa robotnicza*, *Sächsische Arbeiterzeitung*, *Leipziger Volkszeitung* et *Die Rote fahne*.

La qualité de son écriture la fit rapidement remarquer au sein du mouvement socialiste international. Elle maniait l'ironie avec brio, parlant par exemple de

⁶ Rosa Luxemburg, *Critique des critiques*, dans *L'Accumulation du capital*, Maspero, 1967, tome II, p. 231.

⁷ Rosa Luxemburg, *Réforme sociale ou révolution ?*, Spartacus, 1997, p. 63.

⁸ Voir par exemple la lettre de Rosa Luxemburg à Leo Jogiches du 22 mai 1898, dans : Rosa Luxemburg, *Lettres à Léon Jogichès*, Denoël, 1971, tome 1, p. 150.

l'Empereur « *qui, grâce aux trois millions de marks ajoutés, pour cause de vie chère, à la liste civile qu'il perçoit en sa qualité de roi de Prusse, est Dieu merci à l'abri du pire* »⁹. Cette remarque est évidemment datée : ce n'est certes pas de nos jours, avec les fabuleux progrès de la décence chez les chefs d'Etat, qu'un dirigeant politique pourrait augmenter son propre salaire de 172 % au moment où le salaire réel des travailleurs est en baisse...

Ecrire dans la presse répondait pour Luxemburg à cette exigence : s'adresser directement aux masses. Cela s'inscrivait dans une perspective d'indispensable partage des connaissances, qui s'est manifesté aussi par le fait qu'elle a enseigné l'économie et l'histoire auprès de militants du SPD. Le partage et l'appropriation du savoir par tous était pour elle une nécessité : « *Dans la société socialiste, le savoir sera une propriété commune pour tous.* »¹⁰

Elle a mené une constante critique du capitalisme et de l'économie politique, étant en cela une continuatrice conséquente de la méthode de Marx. Etudiant l'histoire du développement du capitalisme dans *L'Accumulation du capital* et *Introduction à l'économie politique*, elle rappelle notamment les famines causées par la spéculation et par la tendance de l'impérialisme économique à briser l'agriculture vivrière, concluant que « *l'économie mondiale capitaliste s'est vraiment élevée sur les souffrances et les convulsions de l'humanité entière.* »¹¹ Elle soulignait à quel point le capitalisme recourt à « *la violence, qui est une méthode permanente de l'accumulation comme processus historique depuis son origine jusqu'à aujourd'hui.* »¹²

Luxemburg insiste sur la nécessité pour les capitalistes de réaliser de la plus-value, non seulement par l'exploitation des travailleurs d'un côté, mais aussi - à l'autre bout de la chaîne - par l'écoulement des marchandises produites. Cela entraîne un recourt au crédit, mais - on le voit encore avec l'actuelle crise du capitalisme - ce système n'est pas un remède miracle, loin s'en faut. Cela avait été observé par Rosa Luxemburg, qui écrivait que « *le crédit, au lieu d'être un moyen de suppression ou d'atténuation des crises, n'est, tout au contraire, qu'un moyen particulièrement puissant de formation des crises.* »¹³ Elle rappelait que l'existence des périodes de crises fait partie intégrante du fonctionnement du capitalisme.

Elle a étudié à de nombreuses occasions les tendances du développement du

⁹ Rosa Luxemburg, « Im Asyl », *Die Gleichheit*, 8 janvier 1912 (*Dans l'asile de nuit*, L'Herne, 2007, p. 13).

¹⁰ Rosa Luxemburg, « Sklaverei » (« Esclavage »). Ecrit en 1907, ce texte est resté inédit jusqu'à sa publication en 2002 par Narihiko Ito dans *Jahrbuch für Historische Kommunismusforschung*. Il est pour le moment inédit en français ; nous traduisons d'après *The Rosa Luxemburg reader*, Monthly Review Press, 2004, p. 122.

¹¹ Rosa Luxemburg, *Introduction à l'économie politique*, Smolny, 2008, p. 139.

¹² Rosa Luxemburg, *L'Accumulation du capital*, Maspero, 1967, tome II, p. 45.

¹³ Rosa Luxemburg, *Réforme sociale ou révolution ?*, Spartacus, 1997, p. 40.

capitalisme : « *C'est une loi immanente du mode de production capitaliste qu'il s'emploie petit à petit à lier matériellement les lieux les plus éloignés, les rendant économiquement dépendants les uns des autres, transformant en fin de compte le monde entier en un seul mécanisme productif solidement unifié.* »¹⁴ Et le socialisme mondial ne peut advenir qu'après l'avènement de ce capitalisme mondial.

Elle rappelle que pour une transformation radicale des rapports sociaux-économiques, il est indispensable de « *supprimer l'esclavage du salariat* »¹⁵. En plein pendant la révolution allemande de 1918, elle écrivait : « *A bas le salariat ! Tel est le mot d'ordre de l'heure. Au travail salarié et à la domination de classe, doit se substituer le travail coopérateur* »¹⁶.

Rosa Luxemburg a donné une analyse profonde de la guerre et du militarisme, phénomènes profondément néfastes. Elle s'est opposée sans relâche à la guerre mondiale qui venait, puis à la première guerre mondiale lorsqu'elle fut là, payant la constance de son engagement de plusieurs années de prison. Percevant toute le caractère barbare de la guerre, elle écrivait que « *la guerre mondiale actuelle représente une défaite du socialisme et de la démocratie* »¹⁷.

Luxemburg était, incontestablement, une internationaliste authentique. « *Il n'y a pas de socialisme en dehors de la solidarité internationale du prolétariat* », rappelait-elle. Elle s'opposait à tous les nationalismes, tout autant qu'au colonialisme. Elle estimait indispensable « *la libération spirituelle du prolétariat de la tutelle de la bourgeoisie, tutelle qui se manifeste par l'influence de l'idéologie nationaliste.* »¹⁸

Elle indiquait qu'« *un niveau de vie dans la mesure du possible identique et élevé pour le prolétariat de tous les pays, garanti par une législation internationale du travail est indispensable, compte tenu des objectifs finaux de la lutte prolétarienne : la réalisation du socialisme qui n'est possible qu'à l'échelle internationale.* »¹⁹

¹⁴ Rosa Luxemburg, *Die Industrielle Entwicklung Polens*, 1897 (« Le Développement industriel de la Pologne »). Il s'agit de la thèse de doctorat de Rosa Luxemburg, qui fut publiée par un éditeur de Leipzig l'année suivant sa soutenance. Ce texte est inédit en français ; nous traduisons d'après *Gesammelte Werke* tome 1, Dietz Verlag, 1990, p. 209.

¹⁵ Rosa Luxemburg, *Réforme sociale ou révolution ?*, Spartacus, 1997, p. 86.

¹⁶ Rosa Luxemburg, « Que veut la Ligue Spartakus ? », *Die Rote fahne*, 14 décembre 1918.

¹⁷ *Thèses sur les tâches de la social-démocratie*, dans : Rosa Luxemburg, *La Crise de la social-démocratie*, Spartacus, 1994, p. 160.

¹⁸ *Thèses sur les tâches de la social-démocratie*, op. cit., pp. 162 et 163.

¹⁹ Rosa Luxemburg, *La Question nationale et l'autonomie*, Le Temps des cerises, 2001, p. 226.

Elle étudiait attentivement l'histoire, dans tous ses aspects. Très nombreux sont ses textes qui comprennent des rappels historiques, concernant l'histoire de toutes les parties du monde sur différentes périodes, ou encore l'histoire de l'économie, l'histoire de la pensée économique, l'histoire des idées socialistes, etc. Elle résuma sa vision de l'histoire, empruntée à Marx, par cette formule : « *Les hommes ne font pas leur histoire de toutes pièces. Mais ils la font eux-mêmes.* »²⁰

Rosa Luxemburg était également féministe. Dans un article de 1912, écrit à l'occasion de la deuxième journée internationale des femmes du 8 mars, Rosa Luxemburg affirme que le droit de vote des femmes est une revendication essentielle, qui n'est pas seulement l'affaire des femmes : « *Le suffrage féminin est le but. Mais le mouvement de masse qui doit l'obtenir n'est pas que l'affaire des femmes, c'est une affaire de classe commune aux femmes et aux hommes du prolétariat. Le manque actuel de droits pour les femmes en Allemagne n'est qu'un maillon de la chaîne qui entrave la vie du peuple.* »²¹ Elle-même est morte sans jamais avoir eu le droit de vote (si ce n'est, bien sûr, au sein des organisations socialistes).

Elle refusa toujours de se laisser enfermer dans des luttes fractionnées, sans vue d'ensemble. Le féminisme découlait pour elle « *d'une opposition généralisée au système des classes, à toutes les formes d'inégalité sociale et à tout pouvoir de domination.* »²²

Tous ces éléments faisaient de Rosa Luxemburg une révolutionnaire. Elle militait pour une révolution sociale au niveau mondial, cela sans être dans une caricature du « tout ou rien » : elle préconisait la lutte pour la République en Allemagne, ainsi que - tout au long de sa vie - pour la conquête du suffrage universel direct et égal. Sa conception de la révolution est bien loin de certains clichés ; elle écrivait : « *A la différence de la police qui par révolution entend simplement la bataille de rue et la bagarre, c'est-à-dire le "désordre", le socialisme scientifique voit d'abord dans la révolution un bouleversement interne profond des rapports de classe.* »²³ Ainsi, « *Rosa Luxemburg montre qu'en fait ceux qui conçoivent la révolution comme un phénomène de nature essentiellement violente [...] finissent par la concevoir en termes militaires qui reconduisent toujours une structure de commandement et d'obéissance [...], bref le retour de la domination au sein du*

²⁰ Rosa Luxemburg, *La Crise de la social-démocratie*, op. cit., p. 38.

²¹ Rosa Luxemburg, « Droit de vote des femmes et lutte des classes », publié dans *Die Gleichheit (L'Egalité)* le 8 mars 1912. En français : democom.neuf.fr/votefemmes.htm

Voir aussi l'article *Une question de tactique...* (1902), dont nous publions dans ce numéro la première traduction en français.

²² Rosa Luxemburg, *La Question nationale et l'autonomie*, op. cit., p. 23.

²³ Rosa Luxemburg, *Grève de masse, parti et syndicats*, chapitre IV.

projet d'émancipation. »²⁴

Pendant la révolution allemande de 1918, elle en appelle donc au pouvoir des conseils ouvriers, et à « *un complet renversement de l'Etat, une subversion générale de toutes les bases économiques et sociales du monde actuel* » qui « *ne peuvent résulter des décrets d'une administration quelconque, d'une commission ou d'un parlement ; l'initiative et l'accomplissement n'en peuvent être assurés que par les masses populaires elles-mêmes. [...] La révolution socialiste est la première qui ne puisse être menée à la victoire que dans l'intérêt de la grande majorité, et par l'action de la grande majorité des travailleurs.* »²⁵ Il ne peut pas y avoir de révolution socialiste sans l'intervention constante de la lutte consciente des travailleurs, et « *La surestimation ou la fausse appréciation du rôle de l'organisation dans la lutte de classe du prolétariat est liée généralement à une sous-estimation de la masse des prolétaires inorganisés et de leur maturité politique.* »²⁶ Elle écrivait que « *les révolutions ne se laissent pas diriger comme par un maître d'école.* »²⁷.

Enfin, Rosa Luxemburg militait pour la conquête de la démocratie réelle, c'est-à-dire la démocratie socialiste, qui nécessite la démocratie révolutionnaire. « *Si la démocratie est devenue, pour la bourgeoisie, tantôt superflue, tantôt gênante, elle est, en revanche, nécessaire et indispensable à la classe ouvrière.* »²⁸

Sa conviction profonde était que le socialisme et la démocratie véritable sont en fait un seul et même objectif : « *Quiconque souhaite le renforcement de la démocratie devra souhaiter également le renforcement et non pas l'affaiblissement du mouvement socialiste ; renoncer à la lutte pour le socialisme, c'est renoncer en même temps au mouvement ouvrier et à la démocratie elle-même.* »²⁹

Opposée à la bureaucratisation, elle critique « *la tendance à surestimer l'organisation qui, peu à peu, de moyen en vue d'une fin se change en une fin en elle-même, en un bien suprême auquel doivent être subordonnés tous les intérêts de la lutte.* »³⁰

Elle résumait ainsi la question : « *jamais le mouvement de classe du prolétariat ne doit être conçu comme mouvement d'une minorité organisée. Toute véritable*

²⁴ Martine Leibovici, « Révolution et démocratie : Rosa Luxemburg », *Revue française de science politique* vol. 41 n° 1, 1991, p. 62.

²⁵ Rosa Luxemburg, « Que veut la Ligue Spartakus ? », dans André et Dori Prudhommeaux, *Spartacus et la Commune de Berlin, 1918-1919*, Spartacus, 1977, pp. 90-91.

²⁶ Rosa Luxemburg, *Grève générale, parti et syndicats*, chapitre VI.

²⁷ Rosa Luxemburg, *Grève générale, parti et syndicats*, Spartacus, 1947 (réédition 1974), p. 48.

²⁸ Rosa Luxemburg, *Réforme sociale ou révolution ?*, Spartacus, 1997, p. 89.

²⁹ Rosa Luxemburg, *Réforme sociale ou révolution ?*, La Découverte, 2001, p. 70.

³⁰ Rosa Luxemburg, *Grève générale, parti et syndicats*, Spartacus, op. cit., pp. 75-76.

grande lutte de classe doit reposer sur l'appui et la collaboration des masses les plus étendues, et une stratégie de la lutte de classe qui ne compterait pas avec cette collaboration, mais qui n'envisagerait que les défilés bien ordonnés de la petite partie du prolétariat enrégimentée dans ses rangs, serait vouée par avance à un pitoyable fiasco. »³¹

Même si Rosa Luxemburg était évidemment influencée par certaines idées en cours à son époque, et que certains de ses textes ont vieilli (notamment certains articles de circonstance), l'essentiel de sa pensée demeure d'une pertinence remarquable.

Rosa Luxemburg est morte à 47 ans seulement. Les raisons qu'elle avait d'être révoltée sont toujours sous nos yeux ; ce sont les injustices, la violence et l'exploitation qui dominent le monde. Son objectif final était que les travailleurs du monde entier brisent les carcans de l'économie capitaliste et des frontières nationales.

Quatre-vingt-dix ans après, on voit bien que les combats de Rosa Luxemburg sont toujours d'actualité, et que le capitalisme n'est pas éternel.

* * *

Une question de tactique...

Il y a quelques années, quand la question des alliances avec les partis bourgeois est devenue l'objet d'un débat particulièrement animé dans nos rangs, les partisans de ces alliances politiques ont pris soin de se référer à l'exemple du Parti ouvrier belge. Ils prétendaient que son alliance avec les libéraux pendant la longue lutte pour le suffrage universel pouvait montrer comment des coalitions entre la social-démocratie et la démocratie bourgeoise pouvaient parfois se révéler nécessaires et politiquement sans danger.

Cette démonstration a d'ores et déjà échoué. Seuls ceux qui n'étaient pas conscients des changements constants d'attitudes des libéraux, et de leurs trahisons répétées envers leurs camarades de combat prolétariens, pouvaient ne pas être extrêmement pessimistes quant à l'appui que la démocratie bourgeoise apporterait à la classe ouvrière. Les résolutions de la dernière conférence du parti

³¹ Id., p. 58. Les diverses traductions laissent souvent à désirer ; nous nous reportons à l'original en allemand pour rectifier.

social-démocrate belge³² nous fournissent aujourd'hui une contribution très importante pour répondre à cette question.

Nous savons que le prolétariat belge se trouve à un tournant dans le combat qu'il mène depuis quinze ans avec une extrême ténacité pour le suffrage universel. Il se prépare à un nouvel assaut contre la domination des cléricaux et le suffrage plural³³. Sous la pression d'une classe ouvrière résolue, une bourgeoisie libérale bien mal en point rassemble ses forces et tend la main à la social-démocratie pour une campagne commune.

Mais cette fois-ci, l'alliance se conclut sur la base du troc : les libéraux renoncent au vote plural et acceptent le suffrage universel égalitaire (un homme, une voix). En échange, la social-démocratie accepte l'inscription du scrutin proportionnel dans la constitution et renonce à exiger le droit de vote pour les femmes et à utiliser des méthodes révolutionnaires dans la lutte pour le droit de vote. La fédération de Bruxelles du Parti ouvrier avait déjà accepté les conditions posées par les libéraux sur ces points essentiels, et la conférence de Pâques des sociaux-démocrates belges a officialisé cet arrangement politique en y donnant son accord.

Il est donc clair, et ce constat est incontestable, que l'alliance, ou plutôt le compromis passé avec les libéraux par les sociaux-démocrates a conduit à l'abandon par ceux-ci d'une des dispositions fondamentales de leur programme. Bien sûr, les camarades belges nous assurent qu'ils n'ont mis de côté l'exigence du droit de vote pour les femmes « que pour le moment », et qu'ils la reformuleront une fois acquis le suffrage universel pour les hommes. Mais, pour les sociaux-démocrates de tous les pays, c'est une nouveauté de considérer ainsi leur programme comme un menu dont les plats ne peuvent être dégustés que l'un après l'autre. Même si une situation politique particulière peut amener temporairement le parti ouvrier de chaque pays à se mobiliser davantage pour certains objectifs de son programme que pour d'autres, c'est bien la totalité de notre programme qui reste le fondement permanent de notre combat politique. Entre mettre temporairement au second plan l'un des éléments du programme et y renoncer explicitement, même temporairement, comme prix de la réalisation d'un autre élément du programme, il y a la distance qui sépare le combat fondé sur des principes de la social-démocratie des manipulations politiques des partis bourgeois.

³² Lors de sa conférence de Bruxelles des 30 et 31 mars 1902, le Parti ouvrier belge avait exigé l'inscription dans la constitution du principe « un homme, une voix » et de celui du scrutin proportionnel. Il avait rejeté l'extension du droit de vote aux femmes.

³³ Système en vigueur en Belgique de 1894 à 1918 : certains électeurs disposaient d'une ou deux voix supplémentaires s'ils étaient diplômés de l'enseignement secondaire ou s'ils remplissaient certaines conditions de revenu ou de patrimoine.

C'est bien au sacrifice du droit de vote des femmes en Belgique que nous avons affaire. Certes, la résolution du congrès de Bruxelles est laconique : « La révision constitutionnelle se limitera au droit de vote des hommes. » On peut cependant s'attendre à ce que les cléricaux introduisent un projet de loi sur le vote des femmes au cours de la révision, pour semer la discorde entre les libéraux et les sociaux-démocrates. La résolution de Bruxelles recommande que dans ce cas les représentants du Parti ouvrier « déjouent cette manœuvre et maintiennent l'alliance des partisans du suffrage universel. » En clair, ceci signifie qu'ils devront voter contre le droit de vote des femmes !

Certainement, il n'est pas bon de ne s'en tenir qu'aux grands principes, et nous n'imaginons pas exiger d'un Parti ouvrier qu'il renonce à des avancées concrètes imminentes au nom d'un schéma programmatique abstrait. Mais, comme toujours, les principes sont ici sacrifiés pour des illusions, et non pour des avancées concrètes, réelles. En y regardant de plus près, il apparaît que comme d'habitude, c'est pure fantaisie de prétendre que la défense de nos principes politiques nous aurait privés de gains concrets.

On a dit en effet que si les sociaux-démocrates belges avaient insisté sur le droit de vote des femmes, les libéraux auraient rompu et que c'est toute la campagne qui aurait été mise en péril. Mais on peut juger du peu de cas que fait le Parti ouvrier de la coalition fédérale des libéraux et de ses conditions à la façon dont il a accepté d'un haussement d'épaule la troisième de ces conditions, l'abandon des méthodes révolutionnaires. Il est évident que la social-démocratie belge ne peut en aucune façon se laisser lier les mains quant au choix de ses méthodes de lutte. Pourtant, elle a ainsi laissé de côté sa seule conviction : que la force qu'elle peut jeter dans la bataille, la garantie solide d'une victoire ne se trouvent pas dans le soutien qu'elle peut apporter à des maires et à des sénateurs libéraux flageolants, mais dans la capacité de mobilisation des masses prolétariennes, pas au parlement, mais dans la rue.

Ce serait plutôt étrange que le Parti ouvrier belge nourrisse le moindre doute sur ce point, ayant remporté ses victoires précédentes, comme par exemple la suppression partielle du vote plural, grâce à une grève de masse mémorable et à la menace de manifestations de rue de la classe ouvrière. Comme précédemment, la mise en mouvement du prolétariat belge agira tel un coup de tonnerre sur la bourgeoisie « libérale », et on peut prévoir à quelle vitesse ces « alliés » des sociaux-démocrates se précipiteront vers leurs trous à rats parlementaires pour y trahir leurs engagements et laisser le suffrage universel entre les mains des ouvriers. Même cette belle perspective n'est rien moins qu'un mystère pour le Parti ouvrier belge.

Si malgré tout il décide de mettre discrètement sous le boisseau la troisième condition du pacte avec les libéraux et se prépare à toute éventualité, il démontrera l'importance qu'il accorde au « soutien des libéraux » : celui d'un compagnonnage de circonstance, transitoire, pour un bout de chemin sur la même route, qu'on accepte en marchant, mais pour lequel on ne se détournerait pas d'un pas du chemin qu'on s'est tracé.

Ceci prouve en toute logique que les « avancées concrètes » supposées auxquelles on a sacrifié le droit de vote des femmes ne sont que des croquemitaines. Et chaque fois qu'on nous soumet des projets inconsidérés de compromis au détriment de nos principes fondamentaux, ce qu'on observe aussi bien chez nous qu'à l'étranger, ce qui est en jeu ce ne sont pas de supposées « avancées concrètes », mais bien l'abandon d'exigences de notre programme. Pour nos « politiciens réalistes », celles-ci ne sont au fond que des Hécubes³⁴, un fatras formaliste qu'on a ressorti et répété si souvent qu'il n'a plus aucune signification pratique.

Non seulement le droit de vote des femmes a été continuellement et universellement reconnu par la social-démocratie belge, mais les représentants ouvriers au parlement ont également voté pour lui à l'unanimité en 1895. Il est vrai que jusqu'à maintenant cette revendication n'a eu aucune chance d'être satisfaite en Belgique ou dans les autres pays européens. Aujourd'hui, alors que pour la première fois il pourrait faire l'objet d'un débat politique, il apparaît soudain qu'il n'y a pas unanimité au sujet de cette vieille exigence programmatique dans les rangs du Parti ouvrier. Mieux, selon la déclaration faite par Dewinne³⁵ au congrès de Bruxelles, « tout le parti a adopté une attitude négative sur la question du vote des femmes » !

Ce spectacle surprenant nous révèle l'argumentation des sociaux-démocrates belges contre le droit de vote des femmes. C'est exactement la même que celle utilisée par le tsarisme russe, la même qu'invoquait la doctrine allemande du droit divin pour justifier l'injustice politique : « Le public n'est pas assez mûr pour exercer le droit de vote. » Comme s'il y avait une autre école de maturité politique pour les membres du public que de simplement se servir de ce droit ! Comme si la classe ouvrière mâle n'avait pas aussi appris à utiliser le bulletin de vote pour défendre ses intérêts de classe et devait toujours l'apprendre !

Au contraire, tout individu clairvoyant doit s'attendre, tôt ou tard, à la forte poussée qu'imprimerait au mouvement ouvrier l'inclusion des femmes prolétaires

³⁴ Hécube, femme du roi de Troie Priam, est faite prisonnière après la prise de la ville par les Grecs et, comme les autres Troyennes, elle est attribuée aux vainqueurs.

³⁵ August Dewinne, un social-démocrate réformiste.

dans la vie politique. Cette perspective ne fait pas qu'ouvrir un immense champ d'action au travail d'agitation de la social-démocratie. L'émancipation politique des femmes ferait également souffler un vent frais, vivifiant, sur la vie politique et sociale, un vent qui dissiperait son atmosphère confinée de vie de famille philistine qui pollue même les membres de notre parti, qu'ils soient ouvriers ou dirigeants.

Il est vrai qu'au début, les conséquences politiques du droit de vote des femmes pourraient être très désagréables, comme le renforcement, en Belgique, de l'autorité des cléricaux. Toute l'organisation et le travail d'agitation du Parti ouvrier devraient être complètement remaniés. En un mot, l'égalité politique des femmes sera une expérience politique courageuse et de grande ampleur.

Pourtant, étrangement, tous ceux qui ont la plus grande admiration pour les « expériences » du genre de celle de Millerand³⁶ et n'ont pas assez de mots pour louer l'intrépidité de ces expériences, ne trouvent rien à dire aux camarades belges qui reculent devant le droit de vote des femmes. Oui, même Anseele³⁷, ce dirigeant belge qui fut si prompt à l'époque qu'il fut le premier à adresser ses félicitations au « camarade » Millerand pour son expérience ministérielle « courageuse », est aujourd'hui l'un de ceux qui est le plus résolument opposé aux efforts pour que les femmes aient le droit de vote dans son pays. Une fois de plus, nous avons la démonstration, entre autres, du genre de « courage » auquel les « politiciens réalistes » nous exhortent régulièrement. De toute évidence, il ne s'agit que du courage de se lancer dans des expériences opportunistes au détriment des principes sociaux-démocrates. Mais quand il s'agit de la mise en œuvre courageuse de nos exigences programmatiques, ces mêmes politiciens ne cherchent pas le moins du monde à nous impressionner par leur courage, et ils se mettent plutôt à chercher les prétextes pour abandonner telle ou telle de ces exigences, « temporairement » et « avec douleur ».

Rosa Luxemburg, *Leipziger Volkszeitung*, 4 avril 1902
Titre original : *Eine taktische Frage*
Traduit par J. M. Kay pour *Critique Sociale*³⁸

³⁶ En France, en 1899, Alexandre Millerand, un dirigeant réformiste, fut le premier socialiste à accepter un poste de ministre dans un gouvernement bourgeois. Rosa Luxemburg a écrit un article contre Millerand en juillet 1899 qui porte le même titre que le présent article (traduction en français : Rosa Luxemburg, *Le Socialisme en France*, Belfond, 1971, pp. 63-66).

³⁷ Edouard Anseele ; à l'époque, député socialiste belge.

³⁸ Traduction d'après *Gesammelte Werke* tome 1 volume 2, Dietz Verlag, 1974, et *The Rosa Luxemburg reader*, Monthly Review Press, 2004. Nos remerciements à Kevin Anderson.

* * *

Quelles sont les origines du 1^{er} mai ?

L'heureuse idée d'utiliser la célébration d'une journée de vacance prolétarienne comme un moyen d'obtenir la journée de travail de 8 heures³⁹, est née tout d'abord en Australie. Les travailleurs décidèrent là-bas en 1856 d'organiser une journée de blocage total, avec des réunions et des distractions, pour manifester pour la journée de 8 heures. La date de cette manifestation devait être le 21 avril. Au début, les travailleurs australiens avaient prévu cela uniquement pour l'année 1856. Mais cette première manifestation eut une telle répercussion sur les masses prolétariennes d'Australie, les stimulant et les amenant à de nouvelles luttes, qu'il fut décidé de renouveler cette manifestation tous les ans.

De fait, qu'est-ce qui pourrait donner aux travailleurs de plus grand courage et de confiance en leurs propres forces, qu'un arrêt de travail massif qu'ils ont décidé eux-mêmes ? Qu'est-ce qui pourrait donner plus de courage aux esclaves éternels des usines et des ateliers que le rassemblement de leurs propres troupes ? Donc, l'idée d'une fête prolétarienne fût rapidement acceptée et, d'Australie, commença à se répandre à d'autres pays jusqu'à conquérir l'ensemble du prolétariat du monde.

Les premiers à suivre l'exemple des australiens furent les états-uniens. En 1886 ils décidèrent que le 1^{er} mai serait une journée universelle d'arrêt de travail. Ce jour-là, 200.000 d'entre eux quittèrent leur travail et revendiquèrent la journée de 8 heures. Plus tard, la police et le harcèlement légal empêchèrent pendant des années les travailleurs de renouveler des manifestations de cette ampleur. Cependant, en 1888 ils renouvelèrent leur décision en prévoyant que la prochaine manifestation serait le 1^{er} mai 1890.

Entre temps, le mouvement ouvrier en Europe s'était renforcé et animé. La plus forte expression de ce mouvement intervint au Congrès de l'Internationale Ouvrière⁴⁰ en 1889. A ce Congrès, constitué de 400 délégués, il fût décidé que la journée de 8 heures devait être la première revendication. Sur ce, le délégué des syndicats français, le travailleur Lavigne⁴¹ de Bordeaux, proposa que cette revendication s'exprime dans tous les pays par un arrêt de travail universel. Le

³⁹ La règle était alors de travailler au moins 10 à 12 heures par jour.

⁴⁰ Il s'agit de la II^e internationale, qui tenait cette année-là son congrès à Paris.

⁴¹ Raymond Lavigne (1851-1930), militant syndicaliste bordelais. Il créa des syndicats clandestins avant la loi de 1884, qui les autorisait pour la première fois en France. Egalement militant socialiste, de sensibilité marxiste.

délégué des travailleurs états-uniens attira l'attention sur la décision de ses camarades de faire grève le 1^{er} mai 1890, et le Congrès arrêta pour cette date la fête prolétarienne universelle.

A cette occasion, comme trente ans plus tôt en Australie, les travailleurs pensaient véritablement à une seule manifestation. Le Congrès décida que les travailleurs de tous les pays manifesteraient ensemble pour la journée de 8 heures le 1^{er} mai 1890. Personne ne parla de la répétition de la journée sans travail pour les années suivantes. Naturellement, personne ne pouvait prévoir la façon brillante dont cette idée allait être un succès et la vitesse à laquelle elle serait adoptée par les classes travailleuses. Cependant, il a suffi de manifester le 1^{er} mai une seule fois pour que tout le monde comprenne que le 1^{er} mai devait être une institution annuelle et régulière.

Le 1^{er} mai revendiquait l'instauration de la journée de 8 heures. Mais même après que ce but fût atteint, le 1^{er} mai ne fût pas abandonné. Aussi longtemps que la lutte des travailleurs contre la bourgeoisie et les classes dominantes continuera, aussi longtemps que toutes les revendications ne seront pas satisfaites, le 1^{er} mai sera l'expression annuelle de ces revendications. Et, quand des jours meilleurs se lèveront, quand la classe ouvrière du monde aura gagné sa délivrance, alors l'humanité fêtera probablement aussi le 1^{er} mai, en l'honneur des luttes acharnées et des nombreuses souffrances du passé.

Rosa Luxemburg, *Sprawa robotnicza*, 8 février 1894
Titre original : *Jak powstało Święto Majowe*

* * *

Un Devoir d'honneur

Nous n'avons sollicité ni "amnistie" ni pardon pour les prisonniers politiques qui ont été les victimes de l'ancien régime. Nous avons exigé notre droit à la liberté, par la lutte et la révolution, pour les centaines d'hommes et de femmes courageux et fidèles qui ont souffert dans les prisons et les forteresses, parce qu'ils ont lutté pour la liberté du peuple, pour la paix et pour le socialisme, contre la dictature sanglante des impérialistes criminels. Ils sont maintenant tous libérés. Et nous sommes à nouveau prêts pour la lutte.

Ce ne sont pas les Scheidemann⁴² et leurs alliés bourgeois avec à leur tête le Prince Max von Baden qui nous ont libéré ; c'est la révolution prolétarienne qui a ouvert toutes grandes les portes de nos cellules⁴³.

Mais une autre catégorie d'infortunés habitants de ces lugubres demeures a été complètement oubliée. Jusqu'ici personne n'a pensé aux êtres pâles et maladifs qui souffrent derrière les murs des prisons pour expier des délits mineurs.

Cependant, eux aussi sont des victimes infortunées de l'ordre social abominable contre lequel se bat la révolution, des victimes de la guerre impérialiste qui a poussé la détresse et la misère jusqu'aux plus extrêmes limites, des victimes de cette épouvantable boucherie qui a déchaîné les instincts les plus bas. La justice de la classe bourgeoise a de nouveau opéré comme un filet laissant échapper les requins voraces tandis que le menu fretin était capturé. Les profiteurs qui ont gagné des millions pendant la guerre ont été acquittés ou s'en sont tirés avec des peines ridicules, mais les petits voleurs ont reçu des peines de prison sévères. Épuisés par la faim et le froid, dans des cellules à peine chauffées, ces enfants oubliés de la société attendent l'indulgence, le soulagement. Ils attendent en vain. Le dernier Hohenzollern⁴⁴, en bon souverain, a oublié leur souffrance au milieu du bain de sang international et de l'érosion du pouvoir impérial. Pendant quatre ans, depuis la conquête de Liège, il n'y a pas eu d'amnistie, pas même à la fête officielle des esclaves allemands, l'anniversaire du Kaiser.

La révolution prolétarienne doit maintenant éclairer la sombre vie des prisons par un petit acte de pitié, elle doit écourter les sentences draconiennes, abolir le système disciplinaire barbare (détention en chaînes, châtiment corporel), améliorer les traitements, les soins médicaux, les rations alimentaires, les conditions de travail. C'est un devoir d'honneur !

Le système pénal existant, tout imprégné de l'esprit de classe brutal et de la barbarie du capitalisme, doit être totalement aboli. Une réforme complète du système d'accomplissement des peines doit être entreprise. Un système complètement nouveau, en harmonie avec l'esprit du socialisme, ne saurait être basé que sur un nouvel ordre économique et social. Tous les crimes, tous les châtiments, ont toujours en fait leurs racines implantées dans le type d'organisation de la société. Cependant, une mesure radicale peut être mise en oeuvre sans délai. La peine capitale, la plus grande honte de l'ultra-réactionnaire code pénal

⁴² Philip Scheidemann, dirigeant du SPD favorable à la guerre, avait intégré en octobre 1918 le gouvernement impérial dirigé par le prince Max von Baden.

⁴³ Rosa Luxemburg n'avait elle même été libérée par la révolution que le 8 novembre 1918.

⁴⁴ Les Hohenzollern étaient la dynastie régnant sur l'empire allemand. Il s'agit en l'occurrence de Guillaume II, le kaiser qui venait d'être chassé par la révolution.

allemand, doit être immédiatement abolie⁴⁵. Pourquoi donc y a-t-il des hésitations de la part de ce gouvernement des ouvriers et des soldats ? Ledebour, Barth, Däumig⁴⁶, est-ce que Beccaria⁴⁷, qui dénonçait il y a deux cent ans l'infamie de la peine de mort, n'existe pas pour vous ? Vous n'avez pas le temps, vous avez mille soucis, mille difficultés, milles tâches à remplir. Mais calculez, montre en main, combien de temps il vous faut pour dire : « la peine de mort est abolie ». Ou est-ce que vous voulez un débat en longueur, finissant par un vote entre vous sur ce sujet ? Est-ce que vous allez encore vous fourvoyer dans des couches et des couches de formalités, des considérations de compétence, des questions de tampon approprié et autres inepties ?

Ah, que cette révolution allemande est allemande ! Comme elle est pédante, imprégnée d'arguties, manquant de fougue et de grandeur ! Cette peine de mort qu'on oublie n'est qu'un petit trait, isolé. Mais précisément c'est souvent que de tels traits trahissent l'esprit profond de l'ensemble.

Prenons n'importe quelle histoire de la grande révolution française ; prenons par exemple l'aride Mignet⁴⁸. Quelqu'un peut-il lire ce livre sans sentir battre son cœur et son esprit s'enflammer ? Quelqu'un peut-il, après l'avoir ouvert à n'importe quelle page, le laisser de côté avant d'avoir entendu le dernier accord de cette formidable tragédie ? Elle est comme une symphonie de Beethoven portée jusqu'au gigantesque, une tempête sonnant sur les orgues du temps, grande et superbe dans ses erreurs comme dans ses exploits, dans la victoire comme dans la défaite, dans le premier cri de joie naïve comme dans son souffle final. et quelle est la situation maintenant en Allemagne ? Partout, dans les petites choses comme dans les grandes, on sent qu'on a affaire encore et toujours aux anciens et trop prudents citoyens de la vieille social-démocratie, à ceux pour lesquels la carte de membre du parti est tout, alors que les êtres humains et l'intelligence ne sont rien. Mais l'histoire du monde ne se fait pas sans grandeur de la pensée, sans élévation morale, sans nobles gestes.

Liebknecht et moi, en quittant les résidences hospitalières que nous avons récemment habitées - lui quittant ses camarades de prison dépouillés, moi mes chères pauvres voleuses et prostituées dont j'ai partagé le toit pendant 3 ans et demi - nous leur fîmes ce serment, tandis qu'ils nous suivaient de leurs yeux pleins de tristesse, que nous ne les oublierions pas !

⁴⁵ La peine de mort ne fût en fait abolie en Allemagne que bien plus tard : en 1949 pour la RFA, en 1987 pour la RDA.

⁴⁶ Georg Ledebour, Emil Barth et Ernst Däumig : membres de l'USPD qui avaient des responsabilités dans la nouvelle direction de l'Allemagne.

⁴⁷ Cesare Beccaria (1738-1794), philosophe italien.

⁴⁸ François-Auguste Mignet (1796-1884), auteur d'une *Histoire de la révolution française*.

Nous exigeons que le comité exécutif des conseils d'ouvriers et de soldats allège immédiatement le sort des prisonniers dans toutes les institutions pénales d'Allemagne !

Nous exigeons l'élimination de la peine de mort du code pénal allemand !

Des rivières de sang ont coulé en torrents pendant les quatre ans du génocide impérialiste. Aujourd'hui chaque goutte de ce précieux liquide devrait être conservée respectueusement dans du cristal. L'énergie révolutionnaire la plus constante alliée à l'humanité la plus bienveillante : cela seul est la vraie essence du socialisme. Un monde doit être renversé, mais chaque larme qui aurait pu être évitée est une accusation ; et l'homme qui, se hâtant vers une tâche importante, écrase par inadvertance même un pauvre ver de terre, commet un crime.

Rosa Luxemburg, *Die Rote fahne*, 18 novembre 1918
Titre original : *Eine Ehrenpflicht*
Notes de Démocratie Communiste - Luxemburgiste

* * *

Revue de presse⁴⁹

L'Humanité n° 19.987 (15 janvier 2009), publie des extraits d'un article de Rosa Luxemburg inédit en français. Il s'agit d'un article sur la France révolutionnaire en 1793, paru en polonais dans la *Sprawa Robotnicza* en juillet 1893, et signé d'un pseudonyme. Il est difficile d'appréhender réellement ce texte, puisque la traduction n'est pas complète : le texte est coupé plusieurs fois, le contenu omis étant parfois résumé d'une courte phrase, et ce à pas moins de huit reprises ! Nous espérons que l'article sera intégralement traduit, et l'on pourra voir alors la place qu'occupe ce texte écrit par Rosa Luxemburg à 22 ans.

Citons cet extrait de la conclusion de l'article de Luxemburg : « *la victoire du prolétariat signifie le triomphe du socialisme, le triomphe de l'égalité et de la liberté de tous. Cette égalité économique, qui était il y a un siècle le grand rêve de*

⁴⁹ Publié dans *Critique Sociale* n° 5, février 2009.

quelques idéalistes, prend aujourd'hui forme dans le mouvement ouvrier et dans le mouvement social-démocrate. La devise « Liberté, Égalité, Fraternité » n'était à l'époque de la grande Révolution française qu'un slogan de parade dans la bouche de la bourgeoisie, et un faible soupir dans la bouche du peuple - ce mot d'ordre est aujourd'hui le cri de guerre menaçant d'une armée de plusieurs millions de travailleurs. Le jour approche où il prendra corps et deviendra réalité. »⁵⁰

* * *



Rosa Luxemburg sur un fragment conservé du mur de Berlin (Potsdamer Platz)

⁵⁰ Page 19 (nous avons corrigé la faute de frappe qui se trouve dans le quotidien).

Hommage à Rosa Luxemburg à Paris⁵¹

Le 8 mars 2010, à l'occasion de la Journée internationale des femmes, une plaque en hommage à Rosa Luxemburg a été inaugurée à Paris.



Rosa Luxemburg avait brièvement vécu à Paris dans les années 1894-1895, revenant régulièrement à son exil suisse pendant cette période, précisément à Zurich où elle était doctorante.

Elle a habité à plusieurs endroits à Paris : au 21 rue Feutrier où a été posée cette plaque, ainsi qu'au 7 avenue Reille⁵², notamment. Elle y travaillait à sa thèse sur le développement économique de la Pologne⁵³, et éditait le journal du SDKP, le parti socialiste révolutionnaire polonais dont elle était membre⁵⁴. Le premier numéro du

⁵¹ Publié dans *Critique Sociale* n° 10, mai 2010.

⁵² Voir par exemple sa lettre à Leo Jogiches du 21 mars 1895.

⁵³ Voir la note 2 de « Rosa Luxemburg (1871-1919) », p. 1.

Une première traduction en français de la thèse de Rosa Luxemburg est actuellement en préparation, dans le cadre de l'édition en français d'*Œuvres Complètes de Rosa Luxemburg* conjointement par le collectif Smolny et les éditions Agone.

⁵⁴ *Socjal-Demokracja Królestwa Polskiego*, devenu plus tard le SDKPiL (*Socjal-Demokracja Królestwa Polskiego i Litwy*).

journal en question, la *Sprawa robotnicza* (« La Cause ouvrière »), était paru en juillet 1893 à Paris. Rosa Luxemburg y écrivait souvent anonymement, ou sous pseudonyme (« R. K. », pour « R. Kruszyńska »).

Alain Guillermin précise dans sa biographie de Luxemburg : « *A Paris, Rosa travaillera aussi sa thèse à la Bibliothèque nationale et à la Bibliothèque polonaise, située sur l'île Saint-Louis.* »⁵⁵

L'idée de cet hommage à Rosa Luxemburg est venue d'élèves du lycée Rosa Luxemburg de Berlin, ce qui explique que le texte de la plaque soit en français et en allemand – on notera d'ailleurs que le texte n'est, curieusement, pas exactement le même dans les deux langues.

* * *

La lente réception de Rosa Luxemburg en France

Les traductions des textes de Rosa Luxemburg ont été assez tardives en France – d'ailleurs, 91 ans après sa mort de nombreux textes ne sont toujours pas traduits en français. Ce retard est d'autant plus remarquable que Rosa Luxemburg lisait et écrivait le français, qu'elle avait brièvement vécu en France⁵⁶, et qu'elle y avait des amis.

Il semble que le premier article de Rosa Luxemburg publié en français soit une traduction, par la revue *Le Mouvement Socialiste*, d'un article écrit en allemand contre les conceptions réformistes : « Démocratie industrielle et démocratie politique : critique de Bernstein »⁵⁷. Il s'agit d'un seul des dix articles formant son ouvrage *Réforme sociale ou révolution ?* (seconde partie, chapitre 2 : « Syndicats, coopératives et démocratie politique »⁵⁸). Au cours des trente années suivantes, le reste de son livre ne fut pas traduit en français.

Il est à noter que le dernier paragraphe de l'article publié en 1899 ne figure pas

⁵⁵ Alain Guillermin, *Rosa Luxemburg, la rose rouge*, Picollec, 2002, p. 31.

⁵⁶ Voir « Hommage à Rosa Luxemburg à Paris ».

⁵⁷ *Le Mouvement Socialiste* n° 11, 15 juin 1899, pp. 641 à 656, traduction de J. Rivière.

⁵⁸ Cf : Rosa Luxemburg, *Réforme sociale ou révolution ?, et autres textes politiques*, Spartacus, 1997, pp. 74 à 83. Une note publiée en 1899 reprend également un extrait de la première partie, chapitre 3 (cf Spartacus, 1997, pp. 48 à 50).

dans les traductions françaises du livre ; peut-être que ce passage a été supprimé par Rosa Luxemburg lors de la réédition de son ouvrage en 1908⁵⁹. Voici cette conclusion : « *Bernstein déclare à la fin de sa "réponse" à Kautsky dans le Vorwaerts qu'il est complètement d'accord avec la partie pratique du programme de la démocratie socialiste et que s'il a quelque objection à faire, c'est uniquement contre la partie théorique. Malgré tout cela il croit encore pouvoir marcher à bon droit dans les rangs du Parti, "car, pour lui, quelle importance y a-t-il, à ce que dans la partie théorique il y ait une phrase qui ne soit pas à l'unisson de sa conception ?" Cette déclaration prouve tout au plus combien Bernstein a perdu le sens de la connexité entre l'action pratique de la démocratie socialiste et ses principes généraux, combien les mêmes mots ont cessé d'exprimer les mêmes choses pour le "Parti" et pour "Bernstein". En réalité, les théories propres à Bernstein conduisent à cette conception socialiste très élémentaire que, sans les principes fondamentaux, toute la lutte pratique devient inutile et sans valeur, qu'avec l'abandon du but final le mouvement lui-même doit sombrer.* »⁶⁰

N° 11

15 Juin 1899

LE

Mouvement Socialiste

REVUE BI-MENSUELLE INTERNATIONALE

SOMMAIRE

Démocratie industrielle et Démocratie politique : Critique de Bernstein	ROSA LUXEMBURG
Les Accidents du Travail : La Loi française du 9 avril 1898	PAUL DRAMAS
Une Association coopérative en Amérique et son École des Hautes Études	L. KUFFERATH
Le Congrès du Parti ouvrier belge	G. VANDERMEEREN
L'Organisation des ouvriers et employés des chemins de fer en Italie	QUIRINO NOFRI
Chronique sociale	J. RIVIÈRE
Bulletin Bibliographique	***

Le Numéro : France et Belgique, 0,40; Autres pays, 0,50

PARIS

GEORGES BELLAIS, Éditeur
17, RUE CUVAS

Démocratie industrielle et Démocratie politique

CRITIQUE DE BERNSTEIN (I)

Le socialisme de Bernstein se ramène à faire participer les ouvriers au développement de la richesse sociale et à

liste très élémentaire que, sans les principes fondamentaux, toute la lutte pratique devient inutile et sans valeur, qu'avec l'abandon du *but final* le mouvement lui-même doit sombrer.

ROSA LUXEMBURG

(Traduit par J. Rivière)

⁵⁹ C'est sur cette seconde édition allemande de 1908, revue par rapport à celle de 1899, que sont basées les traductions françaises. Mais la traduction de l'article en français en 1899 était peut-être basée sur le texte publié comme article dans le *Leipziger Volkszeitung*, et il est également possible que Luxemburg ait modifié son article d'origine lors de la première publication du livre.

⁶⁰ Pages 655-656. Il y a également un court passage, d'une seule phrase, qui s'insérerait dans l'édition Spartacus, 1997, p. 80 (p. 66 dans Maspero, 1969), entre « ... de la lutte ouvrière. » et « D'après Bernstein, par exemple ... » : « Mais ce qui est important, ce n'est pas ce que Bernstein pense en se fondant sur les assurances orales et écrites de ses amis sur la durée de la réaction, mais c'est le rapport objectif interne entre la démocratie et le développement social réel. » (p. 650).

Des nombreux articles en allemand qu'elle a consacré à la situation politique française, un seul a été traduit en français à l'époque : « Une Question de tactique : le cas Millerand », dans *Le Mouvement Socialiste* du 1^{er} août 1899⁶¹. Cependant, certains de ses articles publiés en allemand sont parfois mentionnés et commentés dans des « revues des revues » publiées par des journaux socialistes francophones. Cela est dû à la renommée, non de Rosa Luxemburg, mais de la revue *Die Neue Zeit* dans l'ensemble de l'Internationale Socialiste de l'époque.

Rosa Luxemburg avait répondu en français à une « consultation internationale » lancée par *La Petite République*, journal de Jean Jaurès, à propos de l'affaire Dreyfus et de l'entrée d'un socialiste au gouvernement. Mais *La Petite République* ne publia pas toutes les réponses. La contribution de Luxemburg fit partie des « recalées », et fut publiée en 1900 par les *Cahiers de la Quinzaine*, avec une introduction présentant l'auteure⁶².



Elle publie quelques courts articles dans *Le Socialiste* puis dans *Le Socialisme*, souvent lorsque ces journaux ouvrent leurs colonnes à des militants de différents partis socialistes d'Europe à l'occasion de la fête internationale des travailleurs du 1^{er} mai⁶³. Pour le 1^{er} mai 1909 elle écrit dans *Le Socialisme* un article intitulé « 1^{er}

⁶¹ Numéro 14, pp. 132-137, traduction de J. Rivière. L'article a été retraduit par Daniel Guérin dans : Rosa Luxemburg, *Le Socialisme en France (1898-1912)*, Belfond, 1971.

⁶² *Cahiers de la Quinzaine* onzième cahier première série, juillet 1900, pp. 76-82 (les *Cahiers de la Quinzaine* étaient la revue de Charles Péguy, à l'époque dreyfusard et socialiste). Reproduit, sans l'introduction, dans *Le Socialisme en France (1898-1912)*, op. cit., pp. 81-85 (« Affaire Dreyfus et cas Millerand »). Guérin indique par erreur 1899 comme date de publication, erreur suivie par Nettle (1972, p. 875) et Badia (1975, p. 844).

⁶³ Rosa Luxemburg, « Au conseil national du Parti Ouvrier français », *Le Socialiste* n° 18, 5 mai 1901, p. 1. Rosa Luxemburg, « Dans la tempête », *Le Socialiste* n° 81, 1^{er} mai 1904, p. 1. Rosa Luxemburg, « Du marxisme », *Le Socialisme* n° 18, 15 mars 1908, p. 3 (à l'occasion

Mai et lutte de classe », dont voici la conclusion : « *un jour sonnera l'heure où non plus des détachements isolés du prolétariat de telle ou telle nation, mais le prolétariat de tous les pays se soulèvera dans une lutte commune pour mettre bas le joug exécrationnel du capitalisme.* »⁶⁴

En 1903, elle publie dans *Le Mouvement Socialiste* une des contributions à une « enquête sur l'anticléricisme et le socialisme »⁶⁵.

De son vivant un seul de ses ouvrages est intégralement traduit en français, sa brochure sur la grève de masse qui est publiée par des socialistes belges : *La Grève en masse, le parti et les syndicats*, Volksdrukkerij, Gand, 1909. Cette traduction a été effectuée par Alexandre Bracke-Desrousseaux – un marxiste français qui connaissait Rosa Luxemburg – à la demande de cette dernière⁶⁶.

Pendant la guerre, les censures allemandes et françaises ne facilitèrent évidemment pas la diffusion de ses textes contre la guerre – d'ailleurs souvent publiés sous pseudonyme – qui restèrent donc inconnus du lectorat francophone.

En décembre 1918 et janvier 1919, alors que les événements révolutionnaires en Allemagne font souvent les gros titres de *L'Humanité*, Rosa Luxemburg y est pourtant rarement mentionnée – on y lit plutôt « *les partisans de Liebknecht* », « *le groupe Liebknecht* », etc., ce qui montre que Karl Liebknecht était plus connu qu'elle à l'époque, même parmi les socialistes en France. Le 6 janvier 1919, un article intitulé « Ce que représente le groupe Spartacus. Ses principes et ses tendances »⁶⁷, ne mentionne pas une seule fois Rosa Luxemburg ! De façon générale, les orientations des spartakistes (parfois appelés « spartaciens ») y sont décrites avec le plus grand flou, voire de façon franchement erronée, et en tout cas

des 25 ans de la mort de Karl Marx). Rosa Luxemburg, « Un quiproquo amusant », *Le Socialisme* n° 195, 9 septembre 1911, pp. 4-5.

Le Socialiste était le journal du Parti Ouvrier (courant « marxiste » du socialisme en France), puis du Parti Socialiste de France (Unité Socialiste Révolutionnaire) formé par la fusion du Parti Ouvrier avec le Parti Socialiste Révolutionnaire et l'Alliance Communiste Révolutionnaire. Le Parti Socialiste de France fusionna avec d'autres socialistes en 1905 pour former la Section Française de l'Internationale Ouvrière (SFIO) ; *Le Socialisme* était l'un des journaux liés à la SFIO.

⁶⁴ *Le Socialisme* n° 74, pp. 1-2. Elle écrit dans le même article que la lutte de classes « *ne se terminera que par la ruine complète du monde capitaliste* ».

⁶⁵ Les réponses sont numérotées en chiffres romains : celle de Rosa Luxemburg, « rédactrice à la *Leipziger Volkszeitung* », porte le numéro X. *Le Mouvement Socialiste* n° 111, 1^{er} janvier 1903, pp. 28-37. Reproduit dans *Le Socialisme en France (1898-1912)*, op. cit., pp. 209-214.

⁶⁶ Cf lettre de Bracke à René Lefevre, 6 septembre 1946, p. 3 (lettre inédite, archives des éditions Spartacus).

⁶⁷ *L'Humanité* n° 5377, p. 1.

de façon majoritairement hostile (globalement, *L'Humanité* soutient les orientations de l'USPD⁶⁸).

Le 17 janvier 1919, on relègue en seconde page un article au titre hésitant : « Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg. Leur arrestation à Berlin. Ont-ils été tués ? »⁶⁹. Le lendemain enfin, « Comment furent assassinés Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg » fait la une. Après un bref article plutôt favorable d'Amédée Dunois, le quotidien reprend la version mensongère de l'assassinat issue de la propagande des assassins eux-mêmes⁷⁰. Rien n'est indiqué concernant ses idées politiques.

Cependant, le 21 janvier un article de Bracke-Desrousseaux est enfin consacré à « Rosa Luxemburg », en première page. En voici l'essentiel :

« A dessein, je conserve au nom pris par celle que les ouvriers socialistes d'Allemagne appelaient jadis *unsere Rose, notre Rose*, la forme française qu'elle aimait à trouver dans nos journaux. "Les camarades de France ont raison d'écrire ce pseudonyme comme ils en ont l'habitude, me disait-elle la dernière fois que je passai quelques moments avec elle : il me semble ainsi qu'ils m'adoptent mieux pour l'une des leurs." [...]

Je n'ai pas l'intention de faire ici une notice biographique. Les données me manquent et le temps de les rechercher.

Je ne me promets même pas d'apprécier exactement son rôle depuis le début de la guerre et la place prise par elle aux côtés de Liebknecht – jusqu'à la mort – dans la révolution allemande. Nous sommes si mal renseignés ! [...]

Elle parlait au moins six langues. Elle aimait et connaissait à fond, entre autres, la littérature et la philosophie françaises, auxquelles elle aimait à revenir dans les courts loisirs qu'elle trouvait.

Rosa Luxemburg offre l'un des rares exemples d'une socialiste qui put militer dans les rangs de deux sections à la fois. Elle comptait pour l'un des leaders de la socialdémocratie polonaise et collaborait assidument à son journal. En même temps, elle bataillait avec la démocratie socialiste allemande, par la plume, par la parole, par son action ardente et inlassable. Je ne crois pas qu'elle ait manqué, depuis plus de vingt ans, un des Congrès – sauf pour cause de prison.

Toujours à la "gauche" du Parti, avec son amie Clara Zetkin, elle était redoutée, dans les discussions, de ceux qui se trouvaient ses adversaires du moment. Son éloquence, nourrie de faits, était mordante et sarcastique.

⁶⁸ *Unabhängige Sozialdemokratische Partei Deutschlands*, Parti social-démocrate indépendant, courant socialiste « centriste », situé entre les révolutionnaires du KPD (Ligue Spartacus), et les « droitiers » du SPD au pouvoir.

⁶⁹ *L'Humanité* n° 5388, p. 2.

⁷⁰ On peut comprendre cette crédulité dans les jours suivant l'assassinat. Par contre, la réalité fut clairement dévoilée au cours des semaines suivantes : il est frappant de constater que malgré cela la version des assassins a été, par ignorance, reproduite par *L'Humanité* au cours des années suivantes : n° 5746 du 15 janvier 1920 et n° 6869 du 15 janvier 1923.



Elle s'était vouée à l'étude du marxisme. Lorsque le Parti socialiste allemand fonda cette "Ecole socialiste" de Berlin, qui devait être une pépinière de journalistes et de propagandistes, c'est à elle que l'on confia les leçons d'économie politique marxiste. C'est en préparant ses cours, et aussi un livre d'introduction populaire à l'économie politique qu'elle trouva le sujet d'un de ses ouvrages importants : *L'Accumulation du Capital*. Elle y étudiait un problème qui se rattachait aux théories exposées dans le deuxième volume du *Capital* et s'y trouvait conduite à expliquer le lien nécessaire qui unit à la production capitaliste le militarisme et l'"impérialisme", c'est-à-dire la politique d'expansion coloniale et de conquête.

C'est avec la méthode marxiste, qu'elle cherchait à étendre en même temps qu'à élucider par les faits contemporains, qu'elle avait étudié, dans sa thèse de doctorat, *l'Evolution industrielle de la Pologne*. [...]

Dans l'Internationale, elle exerçait la même action que dans l'organisation allemande. Une brochure intitulée *Réforme ou révolution ?* résume quelques-uns des points sur lesquels elle avait combattu le "révisionnisme" et tout ce qui ressemblait à un "opportunisme" cherchant à entraîner le prolétariat dans la voie des alliances avec la démocratie bourgeoise. [...]

Nul plus qu'elle, dans la démocratie socialiste allemande, ne travaillait à secouer la pesanteur qui enchaînait les travailleurs dans le cadre impérial. Une brochure, dont j'avais fait la traduction française, exposait, au lendemain de la révolution russe de 1905, la signification nouvelle que prenaient les actions de grève en masse, à mesure que la vieille notion de grève générale faisant l'économie de la révolution disparaissait. (*La grève en masse, le Parti et les syndicats*, brochure publiée à Gand en 1910⁷¹ par la librairie "Germinal".)

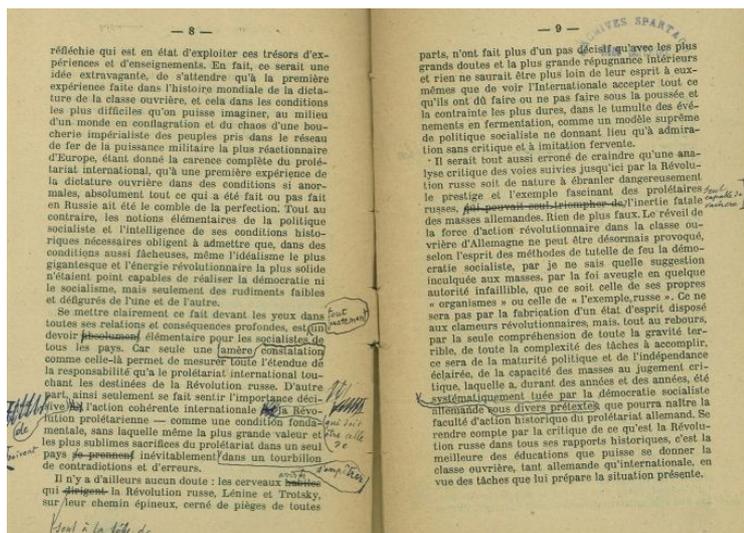
Là encore, c'était dans la méthode marxiste qu'elle cherchait le fil conducteur au milieu des évènements variés.

La révolution allemande poursuivra son destin. Soyons sûrs qu'après les terribles ouragans qui l'attendent peut-être encore, la mémoire de Rosa Luxembourg restera, pour le prolétariat de tous les pays, celle d'une combattante, en même

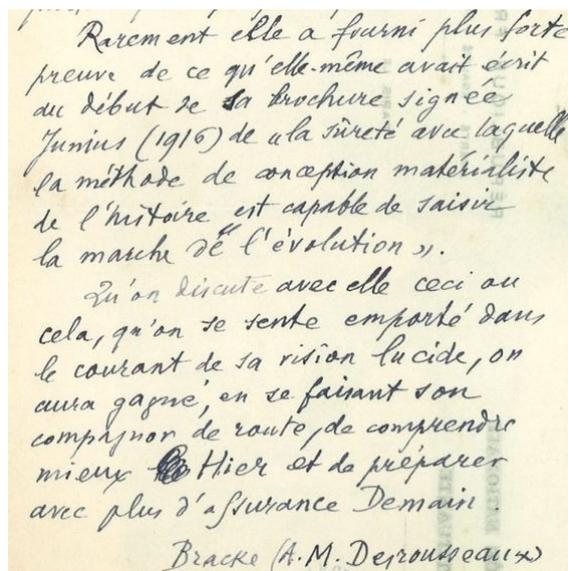
⁷¹ La brochure mentionne en fait deux années : 1909 et 1910. Bracke en a expliqué plus tard la raison : « J'ai fait cette traduction en 1909 pour nos camarades belges qui la publièrent dans leur collection "Germinal". Si la couverture de cette brochure, imprimée à Gand par la coopérative "Volksdrukkerij" porte la date de 1910, c'est qu'on était aux derniers mois de l'année et que, selon un usage de librairie, on anticipa le millésime suivant. » (« Avant-propos », 19 mai 1947, dans : Rosa Luxembourg, *Grève générale, parti et syndicats*, Spartacus, 1947, p. 3).

temps que d'une éducatrice. »⁷²

Au moment de cet hommage, le lecteur francophone ne peut en fait trouver aucun livre de Rosa Luxemburg en librairie. Si son assassinat suscite un certain nombre d'hommages, aucune édition ne paraît durant les deux années suivantes. A partir de 1921, certaines lettres écrites par Rosa Luxemburg en prison sont traduites, et en 1922 Bracke-Desrousseaux traduit sa brochure sur *La Révolution russe* peu après sa publication en allemand : *La Révolution russe, examen critique*, éditions du Parti Socialiste (SFIO), avec un avant-propos de Bracke (non-signé).



Première édition francophone de *La Révolution russe* (1922), exemplaire annoté par le traducteur.



Manuscrit de la préface de Bracke pour l'édition de 1946.

En 1922 le *Bulletin Communiste*, fondé par Boris Souvarine en 1920 et devenu en 1921 l'hebdomadaire du Parti Communiste SFIC, rend hommage à Rosa Luxemburg pour la troisième année de se mort en la mettant en couverture. Alix Guillain traduit un de ses articles sous le titre « La Paix par la Révolution seule » ; il s'agit en réalité de la quatrième partie d'un article de Rosa Luxemburg d'août 1917 : « Brûlantes questions d'actualité »⁷³. En mai 1923, Marcel Ollivier y traduit un large extrait du premier chapitre du texte *Critique des critiques*, sous le titre :

⁷² Bracke (A.-M. Desrousseaux), « Rosa Luxemburg », *L'Humanité* n° 5392, 21 janvier 1919, p. 1.

⁷³ Cela n'est pas signalé par A. Guillain (*Bulletin Communiste* n° 3, 3^e année, 19 janvier 1922, pp. 52-53). Traduction intégrale de l'article en question dans : Rosa Luxemburg, *Contre la guerre par la révolution, lettres de Spartacus et tracts*, Spartacus, 1973 – le passage « traduit » (ou plutôt adapté) en 1922 correspond à la partie « L'alternative », pp. 109-114. On trouve dans le même numéro du *Bulletin Communiste* un article bourré d'erreurs sur la vie de Rosa Luxemburg. Karl Liebknecht est en couverture du numéro de la semaine précédente.

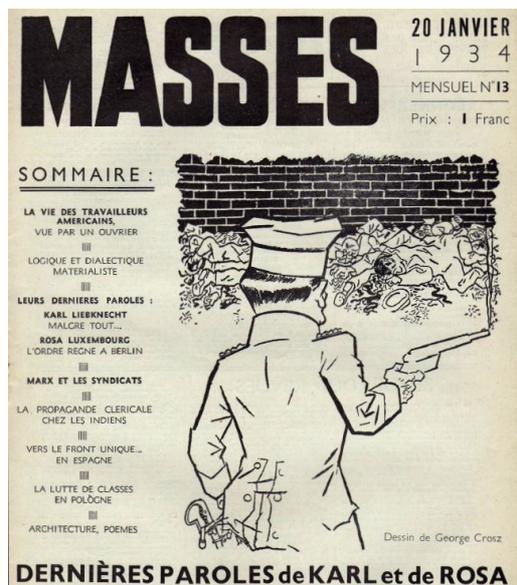
« L'accumulation du capital et l'impérialisme »⁷⁴, suivi d'un commentaire écrit par Lucien Laurat (sous le pseudonyme Lucien Révo) : « Rosa Luxembourg continuatrice de Marx ». Cet intérêt du PC, déjà réduit, ne dura pas : Boris Souvarine, Marcel Ollivier et Lucien Laurat, tous communistes anti-staliniens, étant pour cette raison exclus ou poussés au départ à partir de 1924.



Il faut attendre les années 1930 pour de nouvelles publications de textes importants : des articles sont traduits par les revues *Spartacus* (créée en 1931) puis

⁷⁴ *Bulletin Communiste* n° 21, 4^e année, 24 mai 1923, pp. 251-257 (correspond au passage de *Critique des critiques* traduit dans : Rosa Luxemburg, *L'Accumulation du Capital*, Maspero, 1967, tome II, pp. 140-154).

la *Correspondance Ouvrière Internationale* fondées par André Prudhommeaux, et à partir de 1933 par les revues *Masses* et *Spartacus* (créée en 1934) dirigées par René Lefeuve. Certains de ses livres sont également traduits à cette période – *Réforme sociale ou révolution ?*, *La Crise de la social-démocratie* (sous le titre *La Crise de la démocratie socialiste*), et la première partie de *L'Accumulation du Capital* – principalement par les éditions Nouveau Prométhée⁷⁵, les éditions Spartacus, et La Librairie du travail⁷⁶.



« L'ordre règne à Berlin » publié dans *Masses* en janvier 1934.



Article de René Lefeuve dans *Masses*, février 1939.

Après la seconde guerre mondiale, seules les éditions Spartacus publient des ouvrages de Rosa Luxemburg – mais de façon intensive : en deux ans, 1946 et 1947, sont publiés : *La Révolution russe*, *Marxisme contre dictature* (un recueil d'articles), *Réforme ou révolution ?*, et *Grève générale, parti et syndicats*.

Par la suite, il y a eu au cours des années 1960 et 1970 nettement plus de textes disponibles, notamment du fait des éditions Maspero et des éditions Spartacus. Même si quelques nouvelles traductions ont depuis été publiées, il n'en reste pas moins que la majorité des articles et des discours publiés de Rosa Luxemburg sont encore inaccessibles au lecteur francophone.

⁷⁵ Créées par des militants du « Combat Marxiste », courant issu du Cercle Communiste Démocratique – ce qui est également le cas de René Lefeuve, fondateur des éditions Spartacus.

⁷⁶ Nous ne citons ici que les revues ou éditeurs qui ont publié plusieurs textes de Luxemburg. Pour plus de précisions voir « Œuvres de Rosa Luxemburg en langue française : parutions détaillées par ordre chronologique », sur le site internet du collectif Smolny : www.collectif-smolny.org/article.php3?id_article=508

Retour sur la réception de Rosa Luxemburg en France

Nous avons publié dans notre numéro précédent un article intitulé « La lente "réception" de Rosa Luxemburg en France ». Avec cette seconde partie, nous souhaitons le compléter et le prolonger.

Un certain nombre des discours de Congrès prononcés par Rosa Luxemburg étaient disponibles en français de son vivant. L'importance qu'avait le parti socialiste d'Allemagne, le SPD, fait que des comptes-rendus de ses congrès figurent dans des revues socialistes en France, et mentionnent parfois des interventions de Rosa Luxemburg. Ainsi, *La Revue Socialiste* reproduit en 1900 une intervention qu'elle fit au congrès du SPD de septembre 1900, dans le débat à propos de « la politique des transports et la politique commerciale » :

« Calwer⁷⁷ estime, déclara Rosa Luxembourg⁷⁸, que nous ne sommes pas encore en état de suivre une politique libre-échangiste parce que l'Amérique ne veut pas entendre parler de libre-échange. C'est là le point de vue qui occupe toujours le gouvernement dans les questions de protection ouvrière, c'est un point de vue purement bourgeois. Quant à nous, nous disons : Si nous jugeons qu'une mesure est bonne en principe, nous devons commencer par l'appliquer dans notre propre pays. Calwer se trouve en complète opposition avec le point de vue de notre parti. On ne peut parler ainsi que lorsqu'on se trouve, dans la politique douanière, au point de vue national, non au point de vue international. Nous avons le devoir de prendre en considération, non seulement les intérêts ouvriers nationaux, mais les intérêts ouvriers internationaux, si les déclarations du Manifeste Communiste ne doivent pas demeurer une simple phrase. Nous devons nous demander ce qui est utile aux ouvriers de tous les pays ; nous devons combattre les taxes américaines non seulement dans l'intérêt de notre industrie textile, mais aussi dans l'intérêt des ouvriers américains, car ils ont à en souffrir autant que nous. Les ouvriers américains savent très bien que l'ère protectionniste est liée à l'impérialisme et à la réaction. Ainsi, dans l'intérêt commun, nous devons combattre les droits protecteurs en Amérique et en Allemagne. »⁷⁹

⁷⁷ Richard Calwer (1868-1927), rapporteur au congrès sur la question, à l'époque député et membre de l'aile droite du SPD [note de *Critique Sociale*].

⁷⁸ Pendant longtemps, le nom de Rosa Luxemburg a été « adapté » en français avec l'ajout d'un « o » ; dans cette citation comme dans le reste de cet article, nous respectons l'orthographe employée dans les documents originaux.

⁷⁹ Edgard Milhaud, « Le Congrès Socialiste de Mayence », *La Revue Socialiste* n° 191,

De plus, Rosa Luxemburg intervenait fréquemment lors des Congrès de la Deuxième Internationale. Ce fut en particulier le cas au Congrès socialiste international de Paris, en septembre 1900. Elle s'y exprima, en français, au nom du courant des « *socialistes purement internationalistes* » contre ses adversaires du PPS (« socialistes » nationalistes polonais) qui cherchaient à priver son courant de participation au Congrès : « *Fidèles au principe de la politique jésuitique, que le but consacre et légitime les moyens, ils cherchent à nous frapper dans le dos [...] citoyens, je vous prie de valider à l'unanimité tous les cinq mandats contestés, qui se trouvent entre les mains de socialistes sincères. Vous montrerez ainsi à ces socialistes que l'idéal de notre cause n'est pas seulement l'égalité économique et la liberté politique, mais qu'il est fait encore des principes essentiels de la bonne foi, de la justice et de la fraternité !* »⁸⁰

Dans un autre domaine, le 21 janvier 1912 *L'Humanité* publie un article de son correspondant à Berlin relatant un entretien avec Rosa Luxemburg, à propos des élections au Reichstag. En voici de larges extraits :

« C'est de Rosa Luxemburg, la vaillante camarade qui déjà au printemps de sa vie occupe une place si prééminente non seulement dans le mouvement allemand, mais aussi international, que j'ai voulu connaître la signification de notre victoire et quels pouvaient être nos espoirs pour le futur Reichstag.

Je la trouvai dans son agréable petit appartement de Sudende, alors qu'elle s'apprêtait à partir pour les provinces rhénanes pour continuer la campagne jusqu'au jour du ballottage. [...]

- Et quel est selon vous le sens de notre victoire ?

- Tout d'abord la défaite du gouvernement. Oh ! Naturellement défaite morale seulement, étant donnée notre forme de gouvernement. Cela changera un peu l'aspect du Reichstag, mais si les couplets sont renouvelés, les parlementaires bourgeois chanteront toujours la même chanson. Nous serons probablement comme nombre le parti le plus important. [...] Mais soyez convaincu que quelques députés socialistes de plus ou de moins au Reichstag cela n'a pas une grande importance, car dans le vote du budget impérial nous aurons tous les partis bourgeois contre nous. [...]

- Mais cette politique négative du socialisme au Reichstag ne donnera-t-elle pas naissance à l'antiparlementarisme en Allemagne ?

- Je ne le crois pas, parce que la Social-Démocratie *n'a pas commis la faute de*

novembre 1900, p. 522.

⁸⁰ Intervention du 24 septembre 1900. « Compte rendu sténographique non officiel de la version française du cinquième Congrès Socialiste International, tenu à Paris du 23 au 27 septembre 1900 », *Cahiers de la Quinzaine*, 1901, pp. 44-46 ; réimprimé dans *Histoire de la II^e Internationale*, tome 13, Minkoff, 1980, pp. 203-205.

faire du Parlement le centre de la propagande et de l'effort socialistes. Les prolétaires allemands ont appris à ne considérer le Reichstag que comme *un des moyens* dans la lutte contre la société actuelle. Ils savent bien que tant que nous n'aurons pas la majorité ils ne pourront rien tenir. Mais la satisfaction de voir chaque année le parti grandir et ses mandats augmenter n'est pas la seule qu'ils aient. Notre pression au parlement a fait obtenir le peu de législation et de protection ouvrières qui existe aujourd'hui. Notre oeuvre est donc loin d'être négative.

- Et les efforts en dehors du Reichstag ?

- Nombreux, mais le plus important et celui auquel nous donnons le plus d'attention en ce moment, c'est l'éducation théorique de notre prolétariat. [...] »⁸¹



L'hebdomadaire *La Vague* publie le 31 octobre 1918 un dessin représentant Rosa Luxemburg comme « portrait de la semaine »⁸² – rubrique qui était réservée à des militants pacifistes issus des divers pays d'Europe. Le 16 janvier 1919, avant que son assassinat ne soit connu, le même hebdomadaire publie le texte « Que veut la Ligue Spartacus ? »⁸³, sans que Luxemburg ne soit indiquée comme en étant la rédactrice. De plus, et contrairement à ce qui est indiqué, le texte n'est pas complet mais fortement résumé.

Un an plus tard, « Que veut la Ligue Spartacus ? » est édité cette fois intégralement, par la revue suisse *Le Phare*, sous le titre « Les buts de l'Union

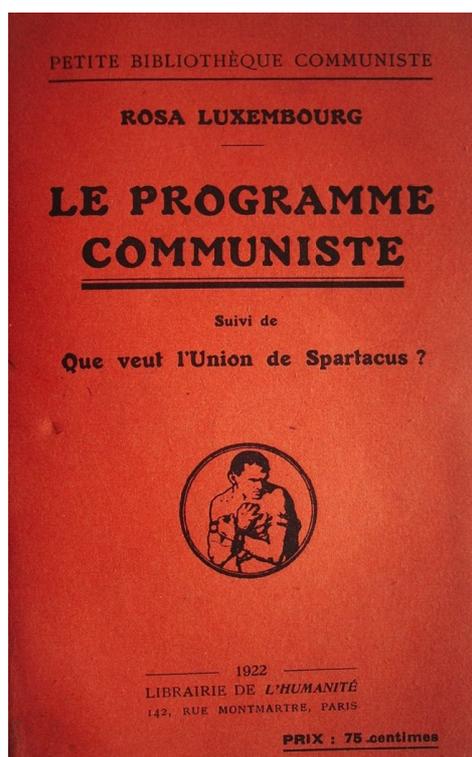
⁸¹ Edmond Peluso, « Les élections allemandes. La Victoire Socialiste jugée par Rosa Luxemburg », *L'Humanité* n° 2835, p. 1. Souligné dans l'original.

⁸² *La Vague* n° 44, p. 1. Egalement reproduit à côté d'un portrait de Karl Liebknecht, une fois leur assassinat connu, dans *La Vague* n° 56, 23 janvier 1919, p. 1. *La Vague* était un journal opposé à la guerre, se revendiquant du pacifisme, du socialisme et du féminisme, dirigé par Pierre Brizon (1878-1923).

⁸³ « Le Programme de Spartacus », *La Vague* n° 55, p. 2.

spartacienne »⁸⁴.

Ce même texte est édité en 1922 en brochure, avec le « Discours sur le programme » prononcé par Rosa Luxemburg en décembre 1918 lors du Congrès de fondation du Parti communiste d'Allemagne (KPD), ici sous le titre « Le Programme communiste ». Cette brochure est éditée par la Petite Bibliothèque Communiste⁸⁵, et le texte « Que veut la Ligue Spartacus ? », cette fois clairement attribué à son auteure, y porte le titre « Que veut l'Union de Spartacus ? »⁸⁶.



La revue *Spartacus*, créée par André Prudhommeaux, publie le 1^{er} juin 1931 la première traduction en français du dernier article écrit par Rosa Luxemburg : « L'ordre règne à Berlin »⁸⁷. Le 1^{er} juillet 1931, la revue publie une nouvelle

⁸⁴ *Le Phare* n° 5-6, janvier-février 1920, pp. 256-265. *Le Phare* était une revue d'« éducation et documentation socialistes » dirigée par Jules Humbert-Droz, à l'époque proche du Comité de la Troisième Internationale de Fernand Lorient et Boris Souvarine.

⁸⁵ Editions créées par le Comité de la Troisième Internationale (avant la création du Parti communiste SFIC), puis intégrées comme collection à la Librairie de l'Humanité lors de la dissolution du Comité en novembre 1921.

⁸⁶ Rosa Luxemburg, *Le Programme communiste, suivi de Que veut l'Union de Spartacus ?*, Petite Bibliothèque Communiste, Librairie de l'Humanité, 1922.

⁸⁷ Sous le titre « La "Victoire" de l'Ordre », « par R. Luxemburg », *Spartacus* n° 2, pp. 1-2. Cette revue, qui est la première en France à prendre le nom « Spartacus » en hommage à la Ligue Spartacus, se revendique du communisme des conseils, et défend globalement une orientation « ultra-gauche ».

traduction de « Que veut la Ligue Spartacus ? », intégrale, sous le titre « Que veut Spartacus ? »⁸⁸.



En janvier 1935 une autre revue *Spartacus*, « pour la culture révolutionnaire et l'action de masse » (créée par René Lefevre), publie quelques-unes des lettres de prison, et surtout la première traduction en français du discours prononcé par Rosa Luxemburg lors de son procès à Francfort en février 1914 pour des propos antimilitaristes⁸⁹.

Dans son numéro d'avril-mai 1935, *Spartacus* publie la préface de Marcel Ollivier à sa traduction du premier tome de *L'Accumulation du capital*, qui paraîtra en 1936 à la Librairie du Travail (cette édition du premier tome ne sera complétée par la parution du second tome que... 31 ans plus tard !). Ollivier constate le retard dans l'édition francophone de textes majeurs de Rosa Luxemburg, qu'il attribue notamment au « peu d'empressement que les bolcheviks et tous ceux qui sont à leur solde, montrent à faire connaître les idées » de Luxemburg⁹⁰.

⁸⁸ Rosa Luxemburg n'est pas spécifiquement désignée comme auteure du texte (pp. 2-4). Dans le même numéro, la revue se prononce pour « les conseils d'usine tels qu'ils se sont manifestés en Allemagne pendant la révolution de novembre [1918], et tels que l'Etat bolchévique les a supprimés en Russie » (p. 1).

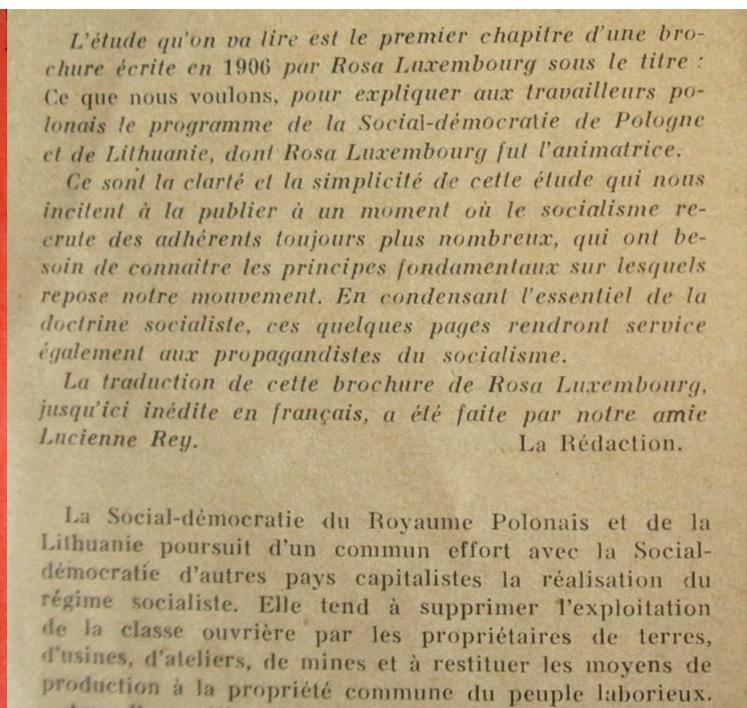
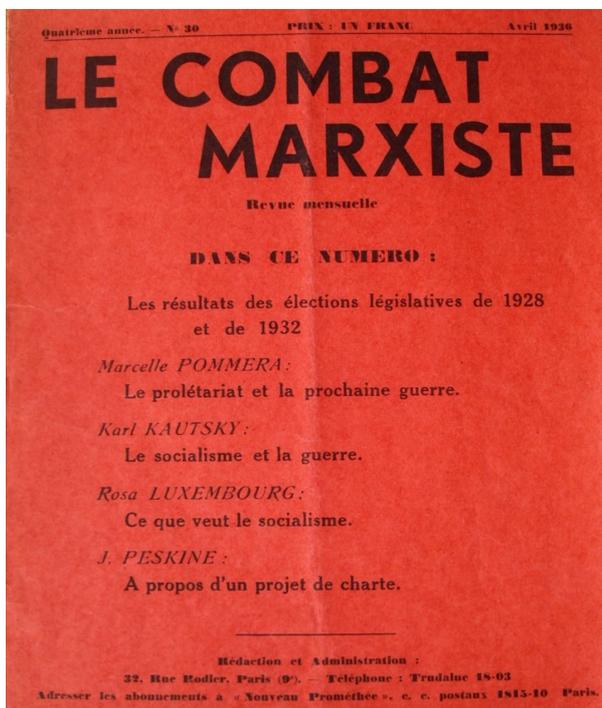
⁸⁹ Rosa Luxemburg, « Discours devant le Tribunal », *Spartacus* n° 5-6, 18 janvier 1935, pp. 4-5. Traduction de Marcel Ollivier. Dans le même numéro, ce dernier écrit qu'avec l'assassinat de Luxemburg le prolétariat a perdu « un théoricien au cerveau puissant – le plus puissant peut-être depuis Marx », qui était capable « d'apporter un contre-poids utile à l'influence de Lénine et des bolcheviks, dont sa disparition allait faire les guides exclusifs du prolétariat révolutionnaire. Ce qui ne devait pas aller – la suite des évènements l'a surabondamment prouvé – sans de graves inconvénients. » (Marcel Ollivier, « L'enseignement de Rosa Luxemburg », p. 6).

⁹⁰ Marcel Ollivier, « Sur un livre de Rosa Luxemburg. Rosa Luxemburg contre Lénine », *Spartacus* n° 8, p. 8.

En avril 1936, la revue *Le Combat marxiste* publie une traduction d'un texte polonais de Rosa Luxemburg, ce qui est un cas très rare à l'époque. Le texte traduit est une brochure publiée en 1906 à Varsovie : « Que voulons-nous ? ». *Le Combat marxiste* en publie le premier chapitre, « Ce que veut le socialisme ». On peut y lire les extraits suivants :

« Le capitalisme est un fléau international de l'humanité. Par conséquent, les ouvriers de tous les pays doivent lutter côte à côte contre l'exploitation. Mais la suppression du capitalisme et de la propriété privée ne pourra pas s'effectuer dans un seul pays, indépendamment des autres. Les travailleurs doivent réaliser la révolution socialiste d'un commun effort partout où fument les cheminées d'usines et où la misère est l'hôte habituel des demeures ouvrières.

K. Marx et F. Engels terminèrent en 1847 le *Manifeste Communiste* par l'appel : "Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !" D'accord avec cet appel, la social-démocratie⁹¹ est un parti international. Elle poursuit l'unité des ouvriers de tous les pays dans la lutte pour un meilleur avenir de l'humanité. Or, le régime socialiste mettra fin à l'inégalité entre les hommes, à l'exploitation de l'homme par l'homme, à l'oppression d'un peuple par un autre ; il libérera la femme de l'assujettissement à l'homme, il ne tolérera plus les persécutions religieuses, les délits d'opinion. [...]



⁹¹ Le mot a radicalement changé de sens depuis : il désigne à l'époque pour Rosa Luxemburg l'ensemble des organisations regroupées dans la Deuxième Internationale, dont la section française (SFIO) par exemple se proclamait « *parti de lutte de classe et de révolution* ». [note de *Critique Sociale*]

A l'heure actuelle la révolution socialiste est le but lumineux vers lequel tend le progrès social avec une force invincible. C'est de la classe ouvrière internationale que dépend l'accélération de ce mouvement. Elle doit donc, avant tout, prendre conscience de sa tâche et s'appropriier les moyens qui lui permettront de l'accomplir. »⁹²

Malgré ces efforts de rares journaux et éditeurs, la méconnaissance des idées fondamentales de Rosa Luxemburg en France a perduré pendant longtemps. Par exemple, les années 1919-1920 ont été des années d'effervescence dans le mouvement socialiste et révolutionnaire : malheureusement les idées de Rosa Luxemburg étaient pour ainsi dire absentes en France. Quelques rares textes de sa plume étaient disponibles, mais de façon confidentielle, et avec de graves manques concernant des textes fondamentaux.

Quand Rosa Luxemburg écrivait en Allemagne dans des journaux comme la *Leipziger Volkszeitung* ou la *Sächsische Arbeiterzeitung*, elle était lue par une large base populaire de travailleurs et de sympathisants socialistes. Ce ne fut pas le cas en France, ou de façon rarissime.

Ainsi le marxiste anti-stalinien Maurice Pineau pouvait-il écrire en janvier 1934 : « jusqu'à ces dernières années, Rosa Luxemburg était à peu près inconnue du prolétariat français. »⁹³ Malgré des publications assez conséquentes dans les années 1930 puis dans les années 1960-1970, on peut affirmer que c'est, hélas, pratiquement toujours le cas aujourd'hui.

⁹² *Le Combat marxiste* n° 30, avril 1936, pp. 20-22 (*Czego chcemy ? Komentarz do programu Socjaldemokracji Królestwa Polskiego i Litwy*). Cette traduction, effectuée par Lucienne Rey, n'a jamais été rééditée depuis.

⁹³ Maurice Pineau, « Le double assassinat de Rosa Luxemburg », *Le Combat marxiste* n° 4, 15 janvier 1934, p. 11. Plus loin, il précise : « La classe ouvrière française ne connaissait d'elle que le souvenir de son trépas héroïque aux côtés de Karl Liebknecht. » D'ailleurs, cet article est publié à l'occasion des 15 ans de leur mort.



*« La réduction du temps de travail est la première condition pour améliorer la vie des travailleurs »
(Rosa Luxemburg)*

Critique Sociale
Paris
2011

- * Rosa Luxemburg, 1871-1919 : p. 1
- * Articles de Rosa Luxemburg :
 - « Une question de tactique... » : p. 8
 - « Quelles sont les origines du 1^{er} mai ? » : p. 13
 - « Un Devoir d'honneur » : p. 14
- * Revue de presse : p. 17
- * Hommage à Rosa Luxemburg à Paris : p. 19
- * La lente réception de Rosa Luxemburg en France : p. 20



Rozalia Luksenburg (1871-1919)

Critique Sociale

Notre but est de contribuer à l'information et à l'analyse concernant les luttes sociales et les mouvements révolutionnaires dans le monde. Nous nous inspirons du « marxisme », en particulier du « luxemburgisme », certainement pas comme des dogmes (qu'ils ne sont en réalité nullement), mais comme des outils contribuant au libre exercice de l'esprit critique, à l'analyse de la société, et à la compréhension de sa nécessaire transformation par l'immense majorité. Nous combattons le système capitaliste et toutes les formes d'oppression (sociales, politiques, économiques, de genre). Nous militons pour que « l'émancipation des travailleurs soit l'œuvre des travailleurs eux-mêmes », pour une société démocratique, libre, égalitaire et solidaire : une société socialiste, au véritable sens du terme.

Imprimé à Paris le 15 janvier 2011

Illustration de couverture : La Sociale (Québec). Photos : Critique Sociale.

www.critique-sociale.info

contact@critique-sociale.info

*Démocratie - Liberté - Egalité - Solidarité / Democracy - Freedom - Equality - Solidarity
 Democracia - Libertad - Igualdad - Solidaridad / Demokratie - Freiheit - Gleichheit - Solidarität
 Democrazia - Libertà - Uguaglianza - Solidarietà / Demokrácia - Szabadság - Egyenlőség - Osszetartás*